

la recherche scientifique à laquelle nous sommes voués peut-être désormais. Une étude qui négligerait l'étude de la vie et surtout l'étude de l'homme serait bien incomplète : ce n'est donc pas tout d'aimer la science, il faut aimer les hommes et les élever.

On ne trouvera peut-être que peu de nouveauté descriptive dans ce voyage au Mexique, mais j'ai cherché l'intérêt scientifique des vieilles mines d'argent, et de leur exploitation; je me suis intéressé aussi aux Indiens qui les ont creusées, qui ont eu une ancienne civilisation et qui forment encore le tiers de la population mexicaine.

L'ancien Mexique s'étendait encore, en 1850, jusqu'à l'État d'Orégon, bien loin au nord de San-Francisco. Je suis allé aussi dans cette région, et même au delà; la description rapide de ces pays et de la frontière canadienne terminera ce récit de voyage.

## LE MEXIQUE ET SES MINES D'ARGENT

---

### CHAPITRE PREMIER

#### D'EL PASO A DURANGO

Les pays neufs exercent une influence remarquable sur les hommes; leurs qualités et leurs défauts de caractère s'y accusent beaucoup plus que dans nos vieux pays d'Europe, où, à force de contacts, les caractères s'émoussent, et tendent à se fondre dans un même moule. C'est l'effet de la civilisation, elle use les hommes, tout comme, à force de circuler, les vieilles monnaies finissent par ne plus garder que des vestiges des anciennes effigies.

Il est bien évident que je veux parler ici des types, et non pas de leur valeur; celle-ci au contraire doit être d'autant plus forte pour résister à ce frottement perpétuel de la civilisation, qui ne cesse de tout remettre en question, mais elle a d'autant plus de peine à se faire jour.

C'est aussi pour cette raison que, parmi les œuvres de l'esprit humain, certaines des plus remarquables, des plus fermes de caractère, appartiennent à l'aurore des civilisations, et gardent quelque chose de barbare, de sauvage même, depuis *l'Iliade* et *l'Odyssee*, jusqu'aux

dramas de Shakespeare et aux romans de Tolstoï. Je retrouve cela, même dans un art où la science et l'éducation ont apporté d'immenses perfectionnements, dans la musique. Il y a dans les œuvres, un peu barbares encore, des compositeurs russes et scandinaves, un charme, une poésie, une saveur bien rare dans notre musique moderne; celle-ci d'ailleurs a d'autres qualités tout aussi remarquables.

La science même s'est élevée dès l'origine à des sommets, mais si un génie comme celui d'Archimède n'a pas été dépassé, la science moderne, qui a dû embrasser un champ de plus en plus vaste, a compris beaucoup plus de choses, et, à travers d'immenses difficultés, ne s'est jamais découragée.

Ce n'est point par les œuvres de l'esprit que le Mexique est remarquable, je veux dire que ce n'est ni par la littérature, ni par la musique, ni même par la science, mais c'est par l'activité. Le Mexique s'est transformé durant ces vingt dernières années, grâce au développement de son industrie, sous l'impulsion énergique des capitaux européens et américains. Mais c'est là justement ce qui va lui faire passer rapidement cette sorte d'âge d'or de la civilisation, après laquelle le nivellement commence, cette époque où l'on jouit encore de plus de liberté pas toujours bien employée, où l'on est moins gêné par ses semblables, où la nature s'expose aux regards sans barrières, sans murs, sans amoncellements d'édifices, semblables à des fourmilières, comme les États-Unis nous en offrent déjà des exemples sensationnels.

L'âge d'or du Mexique pourrait s'appeler plutôt un âge d'argent, car aucun pays du monde n'en a produit autant. Le Mexique est avant tout un pays de mines et par conséquent, peut-on dire, il est aussi un pays de légendes. Il en devient d'autant plus intéres-

sant, et il prend même un caractère quelque peu mystérieux, comme tout ce qui demeure inaccessible au plus grand nombre. Plus encore, ce mystère se prolonge dans les anciens âges, bien avant la conquête espagnole, avant même la période aztèque, par la présence de monuments anciens et magnifiques, d'une origine inconnue, et qui font que dans le nouveau monde, le Mexique occupe une place comparable à celle de l'Égypte dans notre vieux pays. Nous verrons les mines et les vieux temples, mais il faut d'abord aborder le Mexique moderne, très accessible par des moyens de transports dont l'antiquité ni le moyen âge ne se sont jamais doutés.

De loin, le Mexique fait l'impression d'un pays rocailleux et aride. C'est peut-être parce que, pour y parvenir, on parcourt les plateaux peu fortunés du Texas, du Nouveau-Mexique, du Nevada, de l'Arizona, ou de la Californie méridionale, et le premier aspect qui frappe n'est pas fait pour changer cette idée, que l'on entre au Mexique par El Paso, Eagle Pass, ou Laredo.

De New-York à El Paso, la voie ferrée la plus courte passe par Saint-Louis. Jusqu'à El Paso, il y a tous les jours un express avec restaurant, fumoir, wagon de plaisance à la queue du train, en un mot tout le confort du moderne Américain, bon Anglo-Saxon; rien ne lui manque pour satisfaire son idéal purement industriel. Car l'Américain lui-même s'industrialise, rien ne ressemble plus à un Américain qu'un autre, de même qu'une fourmi à une autre, d'autant plus qu'ils sont tous bons travailleurs. Seulement, à partir d'El Paso, l'idéal commence à changer, les trains qui parcourent le Mexique ne sont pas aussi luxueux. Celui d'Eagle Pass, celui de Laredo, comme celui d'El Paso à Mexico, n'ont plus ni restaurants, ni wagon de plaisance. Ils conservent pourtant les Pullmann-cars. Ajoutons que

par Laredo ou Eagle Pass on gagne vingt-quatre heures sur la ligne d'El Paso, et cela en vaut bien la peine.

En somme, du Havre à Mexico, on peut aller actuellement en onze jours, dont six et demi à sept de traversée, et quatre et demi en chemin de fer.

Comme il s'agissait pour moi d'aller dans l'État de Durango, il n'y avait pas grand inconvénient à passer par El Paso, et je pense qu'on ne verra pas d'inconvénient non plus à ce que je commence à raconter mon voyage à partir de mon entrée dans l'État du Kansas.

Le Kansas, où l'on m'avait proposé un jour de coloniser, parce qu'il y a tout un village savoyard, est un pays bien plat; il produit sans doute beaucoup, mais cela ne compense pas la monotonie : seule, la station de Mac-Pherson, avec ses beaux arbres, me parut jolie; si mes compatriotes eussent été là, avec le souvenir d'Ossian derrière eux, je serais peut-être resté. Mais le train m'entraîne au Texas. Dans cet État, qui est immense, le vin est interdit au wagon-restaurant : le *boy*, un nègre sain d'aspect, qui a la charge du Pullman, vous prévient avant la frontière de cet État rétrograde, en vous offrant du vin à un dollar la demi-bouteille; vous le boirez dans votre Pullman, au sortir du wagon-restaurant. C'est cocasse, mais le Texas est si grand (il dure un jour entier) qu'on achète du vin, en se demandant pourquoi il est si cher, alors qu'en France on le vend péniblement à six sous la bouteille. Celui qu'on boit au Texas est des plus ordinaires.

Heureusement nous entrons au Nouveau-Mexique, et la défense est levée. Quant au pays, c'est un désert d'armoise et de yucca. Le train est envahi par la poussière. Nous sommes en février, et l'air est chaud, bien qu'il y ait des traces de neige sur les collines où poussent de petits cèdres et des pins rabougris. Alamo-gordo est une exception avec ses jolis arbres, et un

grand réservoir où barbotent des canards, ce qui fait un effet rafraîchissant.

Nous voyons apparaître ensuite des collines de 3 à 400 mètres de hauteur, avec de la neige sur leurs sommets; en même temps, un journal d'El Paso nous apprend qu'il a neigé à Mexico; c'est bien extraordinaire, moins à cause de la température qu'à cause de la sécheresse habituelle en cette saison.

Autre fait curieux : le conducteur du train qui nous porte est un Français : il a vingt-six ans, et il est venu à seize ans au Kansas avec ses parents qui sont cultivateurs. Mais bientôt il a préféré à sa ferme la vie errante des trains; il aime surtout les trains de marchandises où l'on gagne davantage, tant par kilomètre, et il paraît que la multiplication des kilomètres est sans limites.

Dans le wagon de plaisance, il nous vante les beautés de son pays, depuis celles de Saint-Louis où l'on expose d'ironiques plaisirs de Paris (dans un but moral), pour en détourner la jeunesse américaine, jusqu'aux séductions d'El Paso, cette ville frontière dont les mœurs faciles sont fort goûtées des libres citoyens transatlantiques. Le dollar est tout-puissant dans le Nord américain, plus puissant que partout ailleurs, car il supprime toute barrière, même légale; il industrialise même le plaisir, mais par là même il prouve toute la vanité de sa puissance.

La gare d'El Paso est magnifique, mais on n'en saurait dire autant de la ville elle-même, dont le climat est d'ailleurs peu agréable. Il y fait très chaud en ce mois de février. Nous allons y passer la nuit, le train mexicain ne partant que demain matin. L'hôtel des Anges (los Angeles), que nous a indiqué l'obligeant conducteur, n'est pas le meilleur, pourtant il a un théâtre où l'on étouffe et des salles pleines de visi-

北  
未  
知  
金  
字

teurs. Les chambres donnent sur la voie ferrée, et l'on s'y trouve peu agréablement bercé par l'air chaud de la nuit, et les cloches des locomotives qui sonnent à tout instant. Les Américains ont cru de bon goût de nous prendre les sonneries de nos églises, au moment où certains politiciens de notre pays les trouvaient gênantes : elles l'étaient beaucoup moins qu'ici.

El Paso est bien le type de toutes ces villes frontières où s'exercent toutes sortes de métiers à l'abri de l'un ou l'autre des deux pays qui s'avoisinent en se chicanant sur leurs produits. J'y rencontrai du moins un type curieux, celui de l'ingénieur méridional américain; c'est un mélange d'Italien, de Saxon et d'Espagnol, qui voile des énormités sous un grand sang-froid, en parlant le français avec *l'assent* du Midi : « Cette mine, dit-il, a une quantité de minerai très heffrayeux, elle a des millions de tons (tonne s'écrit ton en anglais), à la vue. » Voilà tout le genre de renseignements que j'en pus obtenir. Je m'amusai à classer les experts de mine d'après la proportion de ce qu'ils considèrent comme des mines excellentes : cela varie depuis zéro jusqu'à 99 pour 100, et mon type était de cette dernière catégorie. Le sens de la mesure est décidément rare, tout comme l'esprit de finesse, et le sens moral en tant qu'opposé au sens industriel. Je comprends ici la rancune des Méridionaux contre Daudet; le royaume de l'exagération est universel, et même il n'est pas toujours drôle. Mon type d'El Paso trouvait moyen de l'être encore, bien qu'il ne fût pas inoffensif. Ses rapports pouvaient convenir à peu près à n'importe quelle mine; en y ajoutant l'accent du Midi, on eût fait un joli monologue dans une comédie sur les lanceurs d'affaires. Il y a en Amérique des clichés tout faits pour les rapports : le plus difficile à remplir est celui qui exige un an d'études et cent mille dol-

lars de travaux. Il ne doit rien laisser à désirer.

El Paso d'ailleurs est prospère avec ses rues à angle droit, et malgré ses flots de poussière, malgré aussi sa chaleur et l'aridité des environs. Mais le succès et la prospérité des affaires sont indépendants du charme des pays où elles se font, c'est une vérité qu'El Paso fait constater une fois de plus; on ne peut pas tout avoir.

Ciudad-Juarez, la ville frontière mexicaine, est de l'autre côté du Rio Grande, une affreuse rivière d'eau jaune qui ne justifie en rien son nom grandiloquent. Plus ancienne qu'El Paso, cette ville est bien délaissée; il nous faut sans cesse du nouveau. Il y a peu d'années, c'est encore ici qu'on passait la nuit. Un ingénieur français, qui y fut piloté un jour par un soi-disant Mexicain, reconnu en lui un confrère français, un condisciple même, mais d'échec en échec, réduit à la famine après avoir dirigé une mine d'argent. Il était si affamé qu'en guise de pourboire, il demanda à dîner, mais il eut davantage : le généreux Français auquel il eut affaire lui paya son voyage à Mexico pour y chercher un emploi. Il n'est pas donné à tout le monde de réussir. On m'a assuré, et j'ai vu plus tard le cas se présenter, qu'en divers endroits du Mexique, dans les mines ou ailleurs, on trouve bien des épaves de la civilisation européenne, noyées dans le flot mexicain, et se tirant plus ou moins d'affaire dans des emplois inférieurs, heureux encore s'ils ont pu trouver une femme laborieuse et avoir une famille. Ils sont parfois plus estimables que certains lanceurs d'affaires aux dehors somptueux qu'on voit dans nos grandes villes.

Le monde est trop tenté de ne voir que les succès : il en est hypnotisé, tandis que le malheur se cache et qu'on n'aime pas à parler des échecs. Ils découragent,

CAPITULO ALFONSIANO

et, en affaires, le courage est la première condition. Montrez à un capitaliste les risques d'une affaire, il croira que vous vous moquez de lui. Dites-lui avec l'accent méridional qu'il y a des quantités effroyables de minerais très riches dans une mine, si vous êtes Américain, il vous croira sans vérifier, ou, s'il fait vérifier, c'est pour recevoir un rapport favorable : tout autre rapport sera enfoui dans des cartons poussiéreux, sans même recevoir l'honneur d'une copie à la machine; elle pourrait s'envoler, c'est du papier si léger! Il arrive qu'un financier regarde un rapport défavorable comme un affront personnel.

Il faut faire ici une autre réflexion : tant de gens partent en guerre sans être armés pour la lutte, que les échecs sont souvent inévitables; il faudrait rester dans la limite de ses moyens. En France on a voulu faire arriver tout le monde à la science sans distinction; il en résulte que bien des gens, incapables soit de caractère, soit de jugement, et sans avantages sociaux, ont pris des places qui ne leur étaient pas destinées, évinçant d'autres qui étaient mieux à leur place. *L'étape* est quelquefois nécessaire. A quoi bon arriver, pourrait-on dire? Ni l'idéal ni le bonheur ne sont dans la civilisation industrielle. Et puis la nature aussi remet parfois les gens à leur place, elle refait un mineur ou un paysan de celui qui avait fait fi de ces métiers, et qui le paye durement. D'autres n'étaient point faits pour cela, et s'en accommodent quand même.

A la douane de Ciudad-Juarez, on est très poli, et tout se passe très bien, sauf que nos bagages, et ce ne sont pas les seuls, ne sont pas arrivés. Mais le cas est prévu, on confie ses clefs aux douaniers, et les bagages suivront. C'est une habitude.

De Ciudad-Juarez à Chihuahua, le train file à travers un pays presque désert, et peu à peu la poussière

envahit l'intérieur des wagons, malgré les doubles fenêtres. Le train n'a plus de wagon-restaurant, c'est le système des *broiler-cars*. Ce nom pompeux indique que chaque voiture se transforme en wagon-restaurant au moyen de tables suspendues, et que dans un petit réduit se trouvent quelques provisions, des conserves, et un petit fourneau où le nègre préposé aux couchettes de nuit peut faire un peu de cuisine pour un prix élevé.

Sur le menu, étourdissant de variété, figurent des canards. Nous en demandons, mon camarade et moi, deux portions pour notre déjeuner. Après une fort longue attente, nous voyons arriver deux canards entiers, rôtis à peu près. Nous en refusons un, bien entendu, et mangeons l'autre. Au moment de l'addition, le nègre réclame les deux canards : chacun deux dollars. Une discussion est fort ennuyeuse, surtout devant des Américains si contents d'eux, et avec un nègre officiel froid et sûr de lui, aussi je lui dis : « Soit, mais servez-nous le second canard à dîner ce soir. » Alors le nègre rit en montrant ses dents blanches; il l'avait mangé, le second canard, avec son camarade du wagon voisin, et je m'en étais bien douté; aussi cette fois, le canard s'envole de l'addition.

La poussière rend le voyage bien désagréable au Mexique, comme d'ailleurs en Arizona et dans la Californie du Sud. Cette poussière est formée de débris calcaires et siliceux transportés des montagnes par les eaux, qui ensuite se sont évaporées sur ces immenses plateaux, laissant partout une couche de particules très fines, dispersées au moindre vent, et par l'agitation de l'air au passage des trains. Presque tout le plateau central mexicain a dû former autrefois un lac immense, recevant les torrents des montagnes,

二鴨壽司

塵埃

et accumulant leurs sables. Le lac s'est évaporé, et les rivières aussi avant d'arriver nulle part.

Voici que nous passons une petite ville mexicaine dominée par une grande église, et une dame américaine me demande : « Est-ce une église ou un bâtiment de mines ? » Faut-il qu'elle soit hantée par les mines mexicaines ? On rit, et elle s'excuse : « Je croyais voir des cheminées », elle montre les tuyaux par où s'écoulaient les eaux des toitures.

Plus loin, elle nous dit : « Avez-vous vu le tropique du Cancer ? — Non vraiment. — C'est un gros rocher, il a bien dix mètres de haut. » On rit de plus belle, mais elle-même rit de si bon cœur que l'on est désarmé de sa candeur. Il est vrai que sur ce rocher, on a écrit, en espagnol et en anglais : Tropicque du Cancer.

A Gomez Palacio se trouve l'embranchement qui dessert la riche région cotonnière de Lerdo : il paraît qu'il suffit d'ensemencer une seule fois pour une période de trois ou quatre ans. Après la station, nous traversons la rivière sur un pont en fer d'où l'on voit les digues et les réservoirs construits pour irriguer le pays.

Le train a du retard, c'est une habitude au Mexique ; vers 10 heures du matin seulement nous sommes à Torreon : c'est d'ici que part l'embranchement de Durango. Comme il n'y aura plus de wagon-restaurant ni même de broiler-cars, nous nous mettons en quête d'un déjeuner. Il y a ici des hôtels américains, italiens et même français ; mais entre les repas, on n'y trouve rien, alors nous découvrons dans l'entre-croisement même des voies un petit hôtel en bois où des Japonais nous serviront tout ce que nous voudrons. Plaignons-nous donc des Japonais ! Dans maint endroit au Mexique, il n'y a qu'eux pour tenir un restaurant. Un

その日本人の  
レストラン  
が  
ここ  
に  
ある

peuple si bien disposé à rendre d'utiles services mérite bien sa place dans le concert des nations.

Torreon est une ville de seize à dix-huit mille habitants, extrêmement prospère malgré un site des plus ingrats. C'est le croisement de trois voies ferrées importantes : le Mexican Central, la ligne de Monterrey et San Antonio, et celle de Durango. L'altitude est la plus basse du chemin de fer central mexicain, ce qui fait de cette plaine poussiéreuse, entourée de collines pelées, un vrai réservoir de chaleur, où malgré la sécheresse pullulent les moustiques. Mais cela n'empêche de prospérer ni les fabriques de coton, ni les fonderies de fer, plomb et cuivre, ni les brasseries, ni les fabriques de glace et autres manufactures, ni enfin les Compagnies de cars électriques. Par contre, la ville est si neuve qu'il n'y a encore ni églises, ni dômes castillans, mais on attend des missions américaines protestantes ; du moment qu'il y a de l'argent, il y a place pour des ministres, même avec de nombreuses familles. Les affaires sont les affaires, les légendes ne font pas vivre.

Torreon a dans son voisinage des mines importantes, dont la fameuse Peñoles, qui a donné des millions de dividendes. Enfin il y a un district viticole, le meilleur du Mexique, sur la ligne de Saltillo et Monterrey.

Pour aller à Durango, nous prenons le train vers midi ; c'est un train d'une sage lenteur. La voie devient un peu intéressante à Pedriceña, d'où un petit embranchement conduit aux mines et usines de Velardeña. Il y a sur cette ligne une caverne dans les rochers, ayant servi de repaire autrefois aux bandits qui assaillaient la diligence. L'entrée de la caverne est très haut sur des falaises rocheuses à pic et juste assez grande pour le passage d'un homme, mais l'intérieur forme une vaste chambre confortable.

トリアン

トリアン  
の  
風景

有名な  
山

CAPITULO ALFONZINA

De la station de Gabriel, une route conduit à un autre groupe de mines de plomb et d'argent; d'ailleurs une bonne partie de ce pays, en apparence stérile, est assez fertile grâce aux irrigations. Au milieu de la monotonie de ces plateaux ondulés de collines et de rochers presque déserts, on voit tout à coup des palmiers, sans même qu'il y ait de cultures. Bien des fermes ont réussi dans ce pays, contre toute espérance des agriculteurs. Le proverbe dit : « Au Mexique, rien n'est impossible. » on oublie d'ajouter : « grâce à la nature ».

On monte lentement à travers un dédale de collines presque pelées jusqu'à ce qu'enfin la végétation semble reprendre de la vigueur, avec des arbres de petite taille, mais touffus, et comme concentrés sur eux-mêmes pour résister à la sécheresse; ils sont espacés sur un sol d'herbe maigre, et constituent ainsi ce qu'on appelle la forêt de Durango. Ils grandissent un peu mesure qu'on approche de la station; la forêt à mi-plus d'une demi-heure à défiler sous nos yeux quand le train s'arrête enfin vers 7 heures du soir devant la petite gare en planches peintes, entourée de bouquets d'arbres.

## CHAPITRE II

## DURANGO

Une nuée de Mexicains se précipite sur nous pour prendre nos bagages, tandis qu'une rangée de landaus se tient à distance. Les chapeaux pointus et les couvertures rouges se mêlent aux voyageurs en une cohue indescrivable. Nos bagages sont saisis par des mains hâlées et trainés vers des voitures où nous comptons trouver une place. Une à une nous les explorons, et partout le cocher nous repousse : il est retenu. De guerre lasse, nous partons à pied avec deux porteurs, mais l'hôtel est fort loin, et les rues sont mal éclairées et mal pavées. Enfin voici une voiture qui descend vers la gare, et nous l'arrêtons au passage bon gré mal gré. Ce service des voitures est bien mal fait au Mexique, et même à Mexico, comme nous le verrons.

L'hôtel Victoria, où nous descendons, est une immense maison à un seul étage avec une grande cour intérieure plantée d'arbres; une vaste galerie en pierres en fait le tour. Des colonnes et des balustres en pierre donnent à l'ensemble l'aspect d'un cloître, égayé par des plantes grimpantes et de grands vases de fleurs. C'est d'un joli style mauresque, avec un air de décrépitude; c'est un palais devenu hôtel à bon marché; grandeur et décadence, c'est l'Espagne au Mexique, car, en Europe, elle est en voie de relèvement.

曲  
鏡

里  
國  
一  
鏡

リ  
國  
一  
鏡

打  
三  
七  
一  
八  
二  
七  
里  
國  
一  
鏡

CAPITULO ALFONSO

Le jour pénètre à flots le matin par mes immenses fenêtres, et je descends sur la place qu'encadrent deux églises. En entrant dans l'une, je suis entouré de Mexicains semblables à des sauvages, d'un brun noirâtre, chaussés de sandales, et drapés dans de rouges *zarapés*, ou couvertures, mais ils prient dévotement. Sur la place, ce qui frappe, ce sont leurs chapeaux. Ils sont immenses et coniques, avec des rebords gigantesques, le tout en paille ou en feutre. Pour eux, le grand chic consiste à acquérir un ces immenses chapeaux pointus en feutre gris ou noir, couvert de galons d'or ou d'argent, pesant plusieurs kilos, et valant jusqu'à 200 francs. Quelle chose extraordinaire que la vanité humaine!

Le lendemain, une heureuse nouvelle nous arrive : nos bagages sont arrivés de la douane frontière avec leurs clefs. On dirait qu'on ne les a même pas ouverts. Alors pourquoi tant de formalités à toutes ces frontières?

Il y a à Durango un agent consulaire français, et trente ou quarante Français installés depuis l'occupation française sous Napoléon III. Il y avait un fort français ici-même. Les soldats sont devenus fabricants de draps et de pantalons mexicains, occupation toute pacifique. La ville ressemble, comme constructions, à un ville d'Algérie avec ses terrasses plates et ses murs blancs. Le climat est très bon et égal, on ne se plaint que des scorpions, mais ils disparaissent. L'eau potable est peu abondante; on a dû la capter dans des réservoirs, mais elle est limpide; les sources sont au pied de la colline où était le fort français.

Ce qui fait la célébrité de Durango, c'est sa montagne de fer. On prétend que cette montagne, qui est à moins de 800 mètres de la ville, pourrait suffire à la consommation de fer du monde entier pendant trois

cents ans; ce qui me paraît digne d'un rapport d'Américain méridional. La montagne, en la supposant pleine de minerai pur, a 200 mètres de haut, 1 800 de long et 800 de large, ce qui vaut 30 millions de mètres cubes, à la vue; seulement tout n'est pas fer. A l'époque de Cortez, elle avait la réputation d'être en argent, *pas moins*; c'était bien plus fort. Un cavalier, nommé Mercado, ébloui de cette renommée, fit à cheval le voyage de 1300 kilomètres depuis Mexico, et dut être fortement désappointé en trouvant du fer. Il a du moins laissé son nom à la montagne, qui s'appelle le Cerro del Mercado. Le minerai contient du fer météorique, on l'a même considéré comme les débris d'un bolide énorme de fer météorique, qui n'aurait évidemment jamais eu son pareil.

Au café Richelieu, le rendez-vous élégant de Durango, on rencontre des ingénieurs américains plus ou moins célèbres, d'ailleurs fort bien disposés à vous donner des lettres d'introduction pour des mines du Mexique. Ils aiment à causer de leurs innombrables entreprises de mines dans ce pays qui rivalise de richesse avec les États-Unis. Il y a là M. Treadwell, l'inventeur de la fameuse mine d'or Alaska-Treadwell, et qui en cherche d'autres au Mexique. A force de rivaliser dans le merveilleux inépuisable des histoires de mines, on arrive à dire des tartarinades : telle est la mine d'or des *Quatro Señores* (les quatre messieurs), dans le Sinaloa. Quatre mineurs se sont tellement enrichis là-bas avec une mine d'or, qu'ils y ont bâti un château formé de quatre manoirs indépendants, avec cour intérieure surmontée d'une toiture vitrée, et servant d'immense salle à manger : on me décrit en détail la ventilation, le service des bains, etc. Ces quatre messieurs ont maintenant dans les cinquante ans, aucun ne s'est marié, et leur temps se passe à rêver, à



regarder marcher leur usine de quarante pilons, et à voyager, tandis que de pauvres diables exploitent leur filon en gagnant péniblement leur vie. Je commence à croire que les vieilles légendes des mines mexicaines ne seront bientôt plus rien à côté des nouvelles légendes qui vont naître des découvertes nouvelles des Américains du Nord.

Ce café Richelieu, témoin de tant de prouesses minières, est fort agréable avec ses arceaux vêtus de plantes grimpanes et sa véranda; aux États-Unis, on ne trouve pas ce genre de café, les Américains n'ont pas le temps chez eux, ils le prennent ailleurs. Je me demande seulement d'où vient ce nom de Richelieu; il faut que le premier propriétaire ait été un Français, pour lequel ce nom représentait un souvenir particulier.

Il y a de bons hôtels à Durango, et l'on y vit à fort bon marché. L'un des meilleurs, l'Iturbide, est tenu par un Français, et la cuisine passe pour être la meilleure du pays. L'Iturbide et le Richelieu donnent sur la Plaza Mayor, la grande place de Durango, qui est un jardin entouré de petits palais, dont l'hôtel de ville. Au milieu de la place s'élève une sorte de pagode où l'on fait de la musique presque tous les soirs, mais c'est de la musique mexicaine: au Mexique, il est vrai, la musique est souveraine, il paraît que le Parlement même est une musique, le Président n'a qu'à parler, tout le monde est d'accord, un acquiescement harmonieux se fait entendre, on ne se dispute jamais.

Le soir, tout Durango est là à se promener autour du jardin, ou à causer sur les bancs ombragés de buissons fleuris: c'est une procession sans fin où s'ébauchent bien des projets. Les soirs d'illumination, c'est féérique, tout le jardin est couvert de fleurs en papier coloré dont le centre est éclairé par une mèche

dans l'huile; en outre, ce sont à profusion des girandoles et des lampes électriques. Les autres attractions de Durango sont le Paseo et l'Alameda avec leurs grands arbres et leurs ponts pittoresques, enfin les magnifiques résidences privées des alentours.

Durango était déjà une grande ville, plus de trois cents ans avant l'inauguration du chemin de fer, et c'est ce qui donne de l'intérêt à cette ville. D'une immense région alentour, tous les produits venaient y chercher un marché. Des mines d'argent, dont quelques-unes à peu de distance, d'autres éparpillées sur un vaste territoire, y créaient de temps à autre de grandes fortunes. Les beaux hôtels privés, avec leurs cours de marbre, leurs vieux ombrages, leurs parterres de fleurs, les arceaux de leurs colonnades, témoignent encore d'une ancienne opulence. Actuellement, bien des mines sont épuisées, c'est l'agriculture qui se développe, et ce sont aussi les manufactures, dont plusieurs sont entre les mains de Français.

Il paraît qu'avant même la première découverte des mines dans le pays, il y avait une ferme, un rancho, à l'endroit même où se trouve Durango, vers 1550. Des colons espagnols vinrent s'y établir, chassant devant eux les Indiens. Puis on trouva sur une de ces fermes une mine d'argent, et l'heureux propriétaire construisit avec ses profits la demeure qui est maintenant le palais du gouverneur. Sa fortune fut telle qu'il demanda au roi d'Espagne, en lui envoyant un présent royal, la permission d'orner son palais d'un portail et de balustrades d'argent massif. Le roi refusa, sous le prétexte que c'était là un privilège réservé au roi lui-même. Voilà bien la légende mexicaine, d'autant plus que ce qui se raconte ensuite est traditionnel avec toutes les riches mines mexicaines: le riche mineur, à l'occasion du mariage de sa fille, fit paver

古時銀塊  
鏡  
多  
チ  
リ  
シ  
等

de briques d'argent tout le parcours des rues conduisant de son palais jusqu'à l'église. La mine a disparu, ainsi hélas ! que l'ancienne opulence de cette famille, qui n'est pas éteinte.

De telles légendes donnent une haute idée des mines mexicaines : les églises même doivent leurs richesses aux mines. La cathédrale, de style italien, date de 1695 ; on mit vingt ans à terminer l'intérieur avec ses treize travées et une des tours. L'autre tour et les accessoires ne furent achevés qu'en 1840. Divers incendies, dus à la politique, détruisirent la bibliothèque et les archives.

Si je voulais faire un guide du Mexique, je décrirais en détail les églises de Durango, mais je ne veux pas enlever aux voyageurs le plaisir d'étudier l'un ou l'autre des nombreux guides américains que l'on offre à profusion dans les Pullman-cars pour plusieurs dollars.

J'ai vu à Durango l'inévitable course de taureaux. Si ce n'eût été la première, je n'y serais point allé. Cela me fait le même effet qu'une séance de boxe ; sauf qu'il y a plus d'adresse et d'élégance déployées, c'est toujours la même chose. Je suis tenté pourtant d'en faire une description générale, pouvant convenir à toutes les courses, au moins comme les rapports de mon ingénieur d'El Paso pouvaient servir à toutes les mines.

Il faut d'abord décrire la place : c'est une piste entourée d'une barrière, avec un rebord permettant au torero poursuivi de sauter par-dessus pour éviter les cornes du taureau. Si celui-ci franchit aussi la barrière, il entre dans un passage si étroit qu'il ne peut user de sa vitesse, et une porte le ramène à son inexorable destin. Le public est assis sur des gradins et paye en proportion inverse de la part de soleil qui lui échoit : l'ombre est recherchée, naturellement.

Sur un siège spécial dominant l'arène, un personnage connu préside aux détails de chaque course ou *corrida*, et remplit le rôle d'arbitre, aidé d'une fanfare qui étouffe les réclamations, et d'un corps de police qui empêche tout acte de violence, comme de lui jeter des sièges à la tête.

Le spectacle commence, accompagné de la musique de *Carmen*. Cette musique est si vraie, si éclatante de couleur locale, que les Espagnols même ne peuvent se faire à cette idée qu'un Français a mieux qu'eux saisi l'âme espagnole. Entre parenthèses, Victor Hugo les déroute tout autant, il est un poète espagnol.

L'alguazil à cheval, en costume brillant, vient demander au président les clefs du toril ; c'est une cérémonie, il y a tout un art dans la manière de recevoir les clefs, mais il faut être connaisseur pour applaudir.

Voici la procession qui entre : d'abord les matadors, puis les banderilleros, puis les capeadors, puis les picadors, enfin les croque-morts, avec leurs mules pour emmener les chevaux morts. N'oublions pas les « *sabios monos* » ou singes sages, qui donnent des conseils et font ce qu'ils peuvent pour amuser l'audience.

Silence. Le cor sonne. Un taureau entre, la tête ornée de rubans. Son caractère est à étudier, d'après sa pose et ses attitudes. Il en est de pacifiques, que ni capes, ni lances, ni banderillas ne peuvent exciter : il faut les renvoyer, et on *doit* murmurer.

Le taureau batailleur s'excite dès les appels de trompette, et la foule s'excite avec lui. Capeadors et banderilleros n'ont que le temps de filer par-dessus les barrières. Les picadors tombent de leurs vieux chevaux, éventrés par les cornes du taureau, comme la toile par l'aiguille de Pénélope. Ce n'est pas trop ici d'une comparaison homérique.

CAPITULO ALFONSO SINA

C'est le tour des banderilleros de fatiguer le taureau. Ici le combat a quelque chose de plus intéressant, d'artistique, disent les Mexicains. La banderilla est un dard de deux pieds de long, à pointe recourbée, à rubans de toutes couleurs. Il s'agit d'en tenir un dans chaque main et de les planter à la fois dans les épaules du taureau, en s'élançant en face de lui, et au moment de l'attaque, non pas quand il est calme. Ces dards pleins de rubans ne font qu'exciter la rage du taureau, tandis qu'ils semblent l'orner. Le banderillero doit être un Achille aux pieds légers. On dit bien que le taureau ferme l'œil au moment de foncer, mais il ne s'endort pas, et c'est un instant qu'il faut savoir saisir. C'est l'adresse contre la force, aussi le banderillero est-il le grand favori, le héros de la tauromachie. Plus d'un matador en est jaloux.

Le matador joue le rôle d'étoile dans le spectacle. Il s'avance majestueusement vers le président pour dédier sa victime à l'objet de son choix, l'objet aimé, pour être précis. Puis il brandit son épée droite et pointue, en tenant sur son bras gauche la muleta, pièce de flanelle rouge. Devant le taureau fatigué, il agite la muleta de façon à attirer l'animal à sa droite et dès que celui-ci arrive, tête baissée, il lui plante l'épée dans les épaules, tranchant ainsi l'épine dorsale. Le taureau tombe sur les genoux, et, s'il n'est pas mort, le glaive court du cachatero l'achève.

Ce sont alors des cris sans fin; on jette dans l'arène des chapeaux, des cannes, des habits, des cigares, de l'argent. Autant que possible, chapeaux, cannes et habits reviennent à leurs propriétaires égarés par l'enthousiasme. L'argent reste au matador. Ce métier a tenté à Mexico un jeune homme fort riche et de vieille souche, et il l'exerce, paraît-il, avec succès.

Le spectacle ne cesse que lorsque cinq ou six tau-

reaux ont été immolés. Ce sacrifice rappelle de loin ceux d'autrefois, il indique un progrès, mais il manque encore d'intérêt, au moins pour un profane : je n'ai fait, pour ma part, aucune différence entre les taureaux batailleurs. C'est qu'il faut s'y connaître. Et j'en tirerai une conclusion, c'est que lorsqu'on fait des rapports convenant à toutes les mines, c'est qu'on ne s'y connaît pas, ce qu'il fallait démontrer, comme on dit en géométrie.

## CHAPITRE III

GUANACEVI. — LA MONTAGNE

A Durango, nous fîmes la connaissance d'un Mexicain encore jeune, M. Peñalunga, qui devait nous faire visiter ses mines. Le voyage devait être une partie de plaisir, car il se proposait d'emmener avec nous son fils, tout jeune émoulu du collège et qui venait de parfaire une éducation ultra-moderne en Europe.

Comme il y aura, paraît-il, de longs trajets à faire à cheval, nous faisons une course aux environs de Durango, en guise d'apprentissage. Tout se passe pour le mieux, sauf qu'au retour, après un arrêt aux réservoirs d'eau potable de la ville, le cheval de notre Mexicain montre des signes d'impatience. Au moment où son cavalier se remet en selle, il fait une pirouette, le jette à terre et part au galop : terreur du jeune homme, indifférence des Mexicains, aucun malheureusement. Seul le cheval est blessé, il a une plaie sur le dos qui l'irrite. Un de nos cavaliers s'élance à sa poursuite et bientôt le ramène. C'est une leçon : il faut soigner les chevaux qui ont des plaies dans le dos, avant de les monter : si chacun soignait et sellait soi-même son cheval, pareille chose n'arriverait pas. On dit bien, c'est une fiche de consolation, que le grand Condé lui-même ne savait pas seller sa monture.

Pour aller à Guanacevi, il faut d'abord prendre le train pour Tepehuanes : ce train ne fonctionne que trois

fois par semaine, et bien rarement sans accident. On part à 8 heures du matin et on met dix heures pour faire ce trajet de 212 kilomètres. Nos Mexicains ont bien fait les choses : en prévision d'un voyage à travers un pays désert, disent-ils, pendant une semaine, et autant pour le retour, ils ont organisé une véritable expédition. Nous emportons vingt-six caisses de bagages, dont quinze de conserves de première marque, achetées à Mexico, des vins fins et du champagne, de la bière et des eaux minérales, une tente et ses accessoires, des lits pliants, des oreillers, des couvertures, des ustensiles de cuisine très bien disposés dans une malle *ad hoc*, des selles, des brides, des malles de linge, des effets, etc. Je me demande s'il faut voir là un effet de l'exagération mexicaine ; elle est due au soleil qui est si beau.

Notre train transporte un évêque en tournée pastorale ; aussi à chaque station toute la population est à la gare, à cheval ou à pied, en chapeaux pointus et habits voyants. Les femmes s'agenouillent à côté du train et élèvent leurs bébés en l'air pour que l'évêque les bénisse : celui-ci est âgé et paraît fatigué ; il se dérange à peine devant cet enthousiasme, que d'ailleurs rien ne refroidit.

A la station de Conatlan, tout le monde descend pour aller dîner ; il y a un buffet mexicain, mais nous avons des provisions. D'ailleurs le buffet n'est pas digne d'un Mexicain de haut parage, aussi dînerons-nous dans le wagon, de mets froids, mais distingués et tirés, non sans peine, d'une caisse bien clouée. En outre, pour ouvrir les bouteilles, de fermeture originale, il faut aller au buffet chercher l'outil spécial. J'aurais préféré voir de près manger des gens du pays, mais chacun a un point de vue différent pour envisager les choses.

BIBLIOTECA ALFONSO DE SÁBIDO

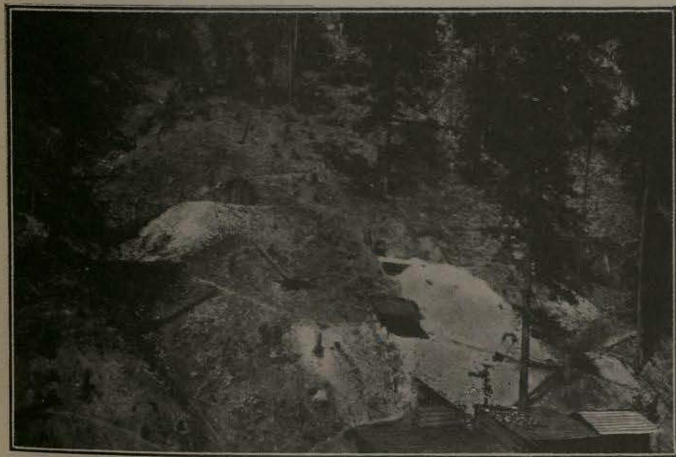
Cependant, chose curieuse, le train finit par arriver sans accident, et avec peu de retard, à Tepehuanes, point terminus de la ligne.

A Tepehuanes, la démonstration en faveur de l'évêque dépasse tout ce qu'on peut imaginer; toutes les voitures du pays sont là. Il faut passer à gué une rivière, puis parcourir un bon kilomètre dans le sable, pour arriver en ville. L'évêque a la meilleure voiture. La nôtre suit péniblement, attelée de bêtes fatiguées; une centaine de cavaliers fait autour de nous jaillir l'eau de tout côtés : une ligne de cailloux jalonne le passage des piétons, qui sont éclaboussés. Notre voiture a tant de peine à se hisser sur la berge opposée que plusieurs descendent et aident à la pousser, mais nos grands seigneurs mexicains préfèrent ne pas se déranger.

Le pays est montagneux, rocailleux, aride en cette saison; le long des 200 kilomètres de la voie, à peine avons-nous vu quelques ranchos où pâturent de maigres chevaux, et des mules étiques, parmi des figuiers de Barbarie, des cactus, des arbustes poussifs, un peu partout, mais plutôt clairsemés. Nous sommes en février; à partir de juin, paraît-il, il pleut énormément. Il faudrait ici notre ingénieur d'El Paso pour traduire dignement ces terribles intempéries.

L'hôtel *International* n'est qu'une baraque en adobé, c'est-à-dire en terre battue sous forme de petits cubes, mais il est assez propre, et on y mange des choses saines, sinon excellentes. La soirée se passe à faire venir de la gare nos vingt-six caisses, ce qui donne fort à faire à nos amis mexicains.

Le lendemain matin, c'est tout le branle-bas d'un départ. Nous avons tant de choses qu'on dirait que nous allons partir pour un pays désert, inaccessible, sans ressources. Pour tout cela, notre voiture à quatre



UNE MINE D'ARGENT INDIENNE (ÉTAT DE DURANGO)

places, haute carriole de forme primitive, recouverte de toile grise, est notoirement insuffisante; il faut engager tout un train de mules, avec leurs conducteurs. Les voyages sont chers au Mexique, si l'on veut du confort.

Cependant, je ne sais pourquoi, le Mexique est loin de me faire un effet si terrible. Mais s'ils sont tous si pleins de prudence silencieuse, les Mexicains finiront par nous épouvanter, et nous faire fuir de leur pays. En voici un plus loquace, rencontré à l'hôtel; il s'est mis en tête, le pauvre garçon, de m'expliquer les lois religieuses et la loi de séparation en France. Son début n'est pas heureux, malgré la pompe de son débit, il finit par se perdre dans ses phrases. Cependant son cas mérite l'indulgence, il vient de faire une course à cheval de plusieurs jours, et cela pour nous donner des explications sur les régions que nous allons parcourir. Mais il est si majestueux qu'il ne paraît pas fatigué.

Notre vieille carriole ne s'ébranle qu'à 11 heures du matin, attelée de six mules, et escortée de douze autres avec leurs conducteurs, puis du majestueux voyageur, et d'un Arabe authentique qui fait le service de la poste pour les mines. On traverse toute la longueur de Tepehuanes qui a l'air d'une ville arabe avec ses maisons sans toitures, à la mode mexicaine.

La campagne qui suit est toujours la même : pays aride, malgré ses petits arbres, peu de terres labourées. On monte et on redescend des collines interminables. La route existe à peine, c'est une piste, tantôt dans des ornières, tantôt sur des rochers polis, mais crevassés. Je plains les mules. Nous-mêmes, pour résister à des chocs formidables, sommes obligés de nous cramponner aux banquettes de bois, dont les coussins de cuir sont vite tombés.

Sur le siège il y a deux cochers, dont l'un est le plus

souvent occupé à trotter dans la poussière et les rochers pour fouetter les quatre mules de tête. Quand il est fatigué, il vient s'asseoir; malgré le soleil, il ne respire pas. Tous deux ont le teint bronzé, presque noir; ce sont des métis d'Indiens et d'Espagnols, comme la majeure partie de la population du Mexique; ils sont vêtus de toile blanche, portent de grands chapeaux et des sandales, ce sont des gars solides et bien découplés.

A 2 heures, nous faisons halte pour déjeuner, à côté d'une baraque assez propre, bâtie sur le roc bien aplani qui porte les meubles. Grâce aux provisions, nous avons de quoi manger et boire en abondance, cependant je cherche de l'eau. Il n'y en a pas trace dans le ravin, celle qu'on m'apporte est comme laiteuse, mais assez fraîche. « C'est du pulque », me dit M. Peñalonga. Il se moque, car je n'ai pas vu l'agave cultivée ici. Je ne savais pas que les Mexicains fussent moqueurs : ils aimant le pulque au point d'en voir partout.

Nous sommes à 7 heures du soir à un endroit qui s'appelle Sieneca, où il y a une toute petite rivière et quelques baraques. On y peut manger et dormir, c'est une halte de la diligence postale.

Les baraques où se reposent les voyageurs sont véritablement bien primitives, et en même temps fort loin d'éveiller l'idée de propreté. C'est ce qui m'explique l'usage d'une tente et de lits de camp perfectionnés. Il y a tout au plus un peu d'exagération dans notre confort, mais il y a un jeune homme, et les jeunes gens, chacun le sait, sont plus difficiles que les grandes personnes; ils n'ont pas fait l'expérience de la vie, n'en ont pas vu les passages pénibles. Mais la tente est bien petite, et les porteurs l'ont si mal montée, sans vouloir qu'on les aide, qu'il n'y a place que pour deux lits. Le majestueux voyageur, pareil à Wotan, couchera dans le désert.

Je renonce aussi, pour ma part, à cette illusion de coucher dans le désert, que me donnait cette tente dans la prairie, sous les étoiles, pour ne pas gêner les Peñalonga, et je vais chercher un lit dans une des deux baraques. En le retournant, je m'aperçois qu'il est propre; comme j'allais sortir, on me montre la table, avec un poulet servi. Ayant faim, je me sers en un clin d'œil, ce sera un acompte sur le dîner, et je retourne à la tente. Là, je ne suis pas trop fâché d'avoir pris les devants, car mes braves amis ont si peu d'appétit qu'ils se contentent de pain et d'une tranche de saucisson à la lueur d'une bougie qui vacille. En revanche, la caisse de champagne se trouvant là, on l'ouvre, et, en peu d'instants, six demi-bouteilles sont vidées, il est vrai que les conducteurs des mules en ont une part. L'entraîn revenant, je raconte l'histoire du poulet, et on trouve qu'il ne faut jamais dédaigner ce qui vient s'offrir. Il y a une fable que La Fontaine a faite évidemment pour les pays neufs : c'est celle du héron, qui laisse échapper toutes sortes de poissons excellents pour être, en fin de compte :

Tout heureux et tout aise de rencontrer un limaçon.

J'avais cette fable en tête, quand le poulet m'apparut sur la table.

La nuit est bonne, il n'y a ni puces, ni punaises, nous sommes en hiver, mais quelques souris passent sur mon chapeau dont j'avais pris soin de me couvrir la figure : ce sont de petites bêtes si inoffensives!

Le lendemain, entre Sieneca et Guanacevi, le même pays continue : pins éparpillés, chênes rabougris, petits thuyas, puis des chênes verts, mais malingres. Il y a partout des arbres, mais sans que l'impression d'aridité change.

CAPITULO ALFONSO

Nous déjeunons à Zapé, dans un lit de torrent desséché où le soleil darde. Ensuite nous allons voir le village où il y a une jolie église, isolée, à côté d'un lac tout petit. Sur un autel, il y a un grand miroir, mais quelle fraîcheur à côté de notre torrent sec! Ce sont les contrastes du Mexique.

Guanacevi, où nous sommes vers 6 heures du soir, est un vieux centre minier pittoresque, mais aride, bâti sur des pentes raides, et au fond d'un ravin rocailleux dépourvu de végétation. La route est abrupte, et du fond du ravin grimpent, à grand effort, des mules remorquant d'énormes chars de minerai concentré. Chaque char porte dix tonnes; dix mules, dont une portant le conducteur, tendent tous leurs efforts pour sortir de cet entonnoir. C'est affreux de voir ces pauvres bêtes, dont la plupart sont écorchées par les harnais et les chaînes d'attelage.

M. Peñalonga nous dit que, si la métempsychose était vraie, pour rien au monde il ne voudrait devenir une mule de Guanacevi. Qui sait, dis-je, si la métempsychose ne fournirait pas une solution au problème des peines temporelles! Ceux qui se seraient trop prélassés dans leur vie peineraient ensuite : et en même temps, cela expliquerait très bien l'âme des bêtes. Quant aux peines éternelles, elles seraient réservées aux êtres absolument insensibles, ils passeraient à l'état de cailloux. Mais M. Peñalonga n'aime pas plaisanter sur les âmes.

A Guanacevi, nous passons quelques heures. La ville est fort curieuse, on se croirait en Palestine, avec ces rochers et ce triste rio qui traîne une eau fangeuse. Il y a une église fort élégante à deux tours élancées qui fait plaisir à voir : quelques demeures paraissent très confortables.

Nous devons passer la nuit à San Pedro, à

600 mètres plus haut que Guanacevi. Nous y coucherons, paraît-il, chez des habitants qui ont vendu leur mine un beau prix à M. Peñalonga. C'est une raison de compter sur une belle réception.

Entre temps, la montée est rude. Je la fais à pied dans la nuit; j'exagère peut-être la pitié; mais c'est pour décharger nos mules : je suis rejoint par un mineur mexicain qui parle anglais, et dont la conversation me fait passer un agréable moment. Il me parle d'un Anglais, un cousin de Cecil Rhodes, qui s'est installé à Guanacevi, pour monter une affaire gigantesque. C'est dommage qu'il n'y ait plus au Mexique de champs d'exploration si vastes qu'en Rhodésie. Les Espagnols, depuis quatre cents ans, sont bien près d'avoir tout exploré au Mexique.

Nous arrivons à San Pedro dans la nuit noire. Il est 10 heures du soir, personne ne nous attend. Après avoir erré quelque temps, nous voyons s'ouvrir les portes barricadées d'une cour, au fond de laquelle il y a des bâtiments, où l'on nous introduit. Des enfants dorment dans la chambre où nous entrons, c'est pitié de les déranger à cette heure. Et nous qui n'avons rien mangé à Guanacevi, comptant dîner ici! Et il faut décharger et caser toutes nos caisses. L'hospitalité mexicaine est d'ailleurs muette, on n'entend pas un mot.

Quant au dîner, en l'absence de tout, on nous fera du café! Et nous tirerons de l'unique boîte ouverte en route, du saucisson et du fromage. Le saucisson de Lyon étant fait avec du mulet, à ce que dit M. Peñalonga, notre Wotan m'offre *de la mule*. Que d'esprit à ce Mexicain! Mais non, décidément, j'ai trop vu de mules aujourd'hui, et dans un triste état. Nous savons bien, hélas! en consultant nos papiers, que la caisse n° 8 contient d'excellentes choses, nous n'aurions qu'à

BIBLIOTECA ALEJANDRINA



chercher un marteau, un ciseau, des tenailles. C'est vrai, mais les enfants dorment, et ce n'est pas moi qui les réveillerai à cette heure.

✓ Nous attendons les lits qu'on nous prépare dans le silence, tandis que minuit sonne. Quand nous pénétrons dans les chambres préparées, que trouvons-nous? Des sommiers métalliques, mais ni matelas ni draps, ni couvertures. Heureusement encore, nous avons des couvertures, car il fait froid.

Ceci n'est rien, mais je ne puis m'empêcher de songer à un voyage que je fis en Guyane, et où, dans un pays sans ressources ni habitants, mon guide trouvait tout à point, ayant tout prévu, tandis qu'ici, en plein pays habité où l'on peut tout avoir, nous sommes dans l'imprévu. Le Mexicain paraît briller par l'indifférence, presque la nonchalance.

Le lendemain matin, comme il y a ici une grande Compagnie américaine, je songe qu'elle doit avoir un restaurant pour ses employés, et nous y faisons en effet un déjeuner réconfortant.

Nous partons tous à cheval, vers onze heures, avec un train de quatorze mules, et nous allons parcourir un pays décidément fort pittoresque, si pittoresque même, qu'il m'enlève toute idée de penser aux petits inconvénients des lenteurs mexicaines. Du moins, on a le temps de voir le pays.

Bientôt, en effet, nous quittons le plateau de San Pedro pour monter un ravin rocailleux, et, au bout d'une longue gorge, rencontrer les premières forêts. Celles-ci sont encore maigres, les pins sont hérissés de longues aiguilles, comme pour saisir au passage la moindre trace d'humidité. Des rocs aigus dressés comme des tours prennent des airs sinistres de vieux châteaux forts en ruines. Ces paysages étranges sont décrits en peu de mots, mais le pays est si accidenté

que, pour les franchir, il faut deux à trois heures, du train de procession qu'ont pris nos Mexicains. Le temps ici n'est pas de l'argent.

Après un bref déjeuner, nous reprenons notre train de procession pour parcourir, cette fois, des forêts plus belles, de pins, thuyas, chênes verts, avec un sous-bois de buissons, parmi lesquels je retrouve le manzanita de Californie, au tronc rouge et aux petites fleurs roses. Mais n'importe, ce n'est ni la même sève, ni la même luxuriance de végétation qu'en Californie. Tout de même, c'est une belle forêt, d'autant plus qu'on s'attend moins à la trouver, en plein Mexique. Et ici, elle couvre une très grande étendue de pays, formée d'ondulations de terrains coupés de ravins peu profonds, sans plateaux véritables. La marche est facile et agréable sous ces ombrages, et il fait une brise fraîche. Le gibier ne se fait pas voir, et il paraît qu'il n'abonde pas.

Arrêt vers 6 heures, caisses à ouvrir, tente à monter etc., j'ai dit que je n'insisterais pas. Pourtant les nuits sont froides ici, à près de 3000 mètres d'altitude. Une pelisse russe que j'ai emportée à tout hasard va décidément me rendre de très grands services, car la tente ne nous abrite qu'à moitié. Le jeune Peñalonga, qui n'a pas de pelisse, ne sent plus ses pieds le matin, ils sont comme gelés.

La journée suivante nous voit toujours défilier majestueusement sous les grands pins. Le paysage est agrémenté en quelques endroits par des cavernes naturelles très hautes, aux parois noircies par le feu, où souvent les Indiens campent la nuit. Malgré leur intérêt, et celui d'un petit torrent que nous longeons, malgré des roches intéressantes, dont un véritable gîte de quartz coloré et d'opale qui me fait passer un moment; malgré tout, je voudrais bien voir cette

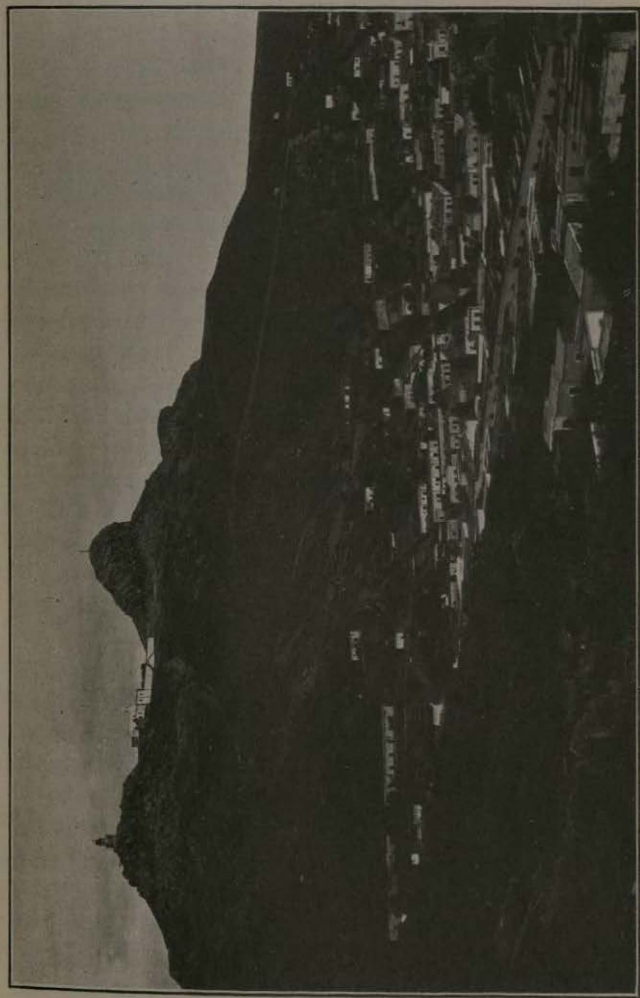
mine. S'il ne tenait qu'aux Mexicains, nous arriverions dans deux jours, mais, à force d'insistance, nous gagnons un jour.

Enfin nous y voici en pleine nuit, après une longue descente dans un ravin très étroit semé de cailloux branlants, qui sont bien faits pour éprouver toute la valeur des mules et chevaux mexicains. Mais là je m'arrête, aussi bien par discrétion que pour ne pas abuser de la patience des lecteurs. Ce qu'il y a de curieux dans certaines de ces mines, c'est qu'elles étaient connues des Indiens; d'ailleurs il en devait être de même à l'arrivée des Espagnols au Mexique. Mais les Indiens n'ont pas de titres de concessions; ils s'en souciaient bien, les pauvres diables! Un blanc arrive, prend la concession et voilà les Indiens à la porte. J'ai vu pourtant des arrastras pour écraser la roche, avec des canaux et des prises d'eau, des dalles de concassage, etc., le tout organisé par des Indiens. C'était rudimentaire, mais de grandes mines du Mexique ont peut-être commencé ainsi. Une fois entre les mains des blancs, la même histoire recommence, les vols et les disputes, c'est souvent du moins toute l'histoire des mines : la ruine de l'un fait la fortune de l'autre.

Quant aux Indiens ou aux métis mexicains dans ces montagnes, ils se logent comme des sauvages, leurs huttes ne valent pas plus que celles des nègres de la Guyane, et pourtant le climat est bien plus dur; mais pourvu qu'ils aient un chapeau pointu en feutre et une couverture, ils sont heureux. Il en est qui se drapent dans leur couverture, d'autres font une fente au milieu, en doublent le contour et cousent les bords pour consolider la fente, puis ils passent la tête dans ce trou, et se trouvent vêtus sans avoir la peine de se draper.

Des mines à San Pedro, je revins en compagnie de

去人地地地人



VUE DE ZAGATECAS

CAPILLA ALFONSO  
MUSEO DE HISTORIA Y GEOGRAFIA

deux méfis, et avec quelques conserves et du pain. N'ayant plus d'impedimenta dignes de ceux d'Annibal, je pus notablement regagner le temps perdu, mais j'arrivai de nuit à San Pedro, une nuit si noire que je fus sur le point de coucher auprès d'un grand tronc allumé par des Indiens transporteurs d'oranges, en caravane. Mais j'étais trop près de San Pedro. Par contre, là nul ne m'attendait. Cependant on m'ouvre la grande maison et on me donne trois pièces, tout un appartement, mais pas un meuble, et le sol carrelé. Avec de la patience, j'obtiens des œufs au plat, du café et du pain. C'était plus que lors de notre arrivée en groupe organisé avec voitures et cavalerie. On m'apporte même un lit et enfin des couvertures, et le sommeil ensuite ne se fit pas attendre.

De Guanacevi à Tepehuanes, je fis un voyage de deux jours très agréable, ayant tout le long de quoi manger, boire et dormir, sans aucune caisse de provisions; avais-je bien eu affaire à des Mexicains?

Par contre, entre Tepehuanes et Durango, j'eus deux accidents. D'abord le train dérailla, par suite d'un gros bloc dégringolé d'un talus qui nous fit perdre sept heures. Ici j'aurais regretté le manque de provisions, si je n'avais eu la chance de porter une veste en toile bleue : celle-ci m'amena à causer avec le mécanicien et quand l'heure de dîner arriva, il m'invita à suivre son chauffeur pour aller dîner à la cantine des ouvriers d'un pont en construction. Sans eux, je n'aurais mangé qu'à 11 heures du soir. C'est que la locomotive dut subir un second arrêt par suite d'un tiroir en mauvais état, qu'il fallut réparer.

Après une course dans les montagnes, Durango fait l'effet d'un petit Paris, cependant je n'y restai pas, car je n'avais plus à perdre de temps si je voulais visiter Zacatecas et Guanajuato.

CAPITULO V. DURANGO